

Tour d'horizon

Autor(en): **Chouet, Jean-Jacques**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **128 (1983)**

Heft 4

PDF erstellt am: **02.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-344513>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Tour d'horizon

par le brigadier Jean-Jacques Chouet

Nous sommes entrés dans l'année des euromissiles comme les Chinois entrent dans celle du Tigre ou du Cochon. A ceci près que les héritiers des Fils du Ciel croient savoir que ce temps sera bénéfique, ou maléfique, alors que l'on en est réduit ici à noter, comme dans une campagne électorale, les montées de la tension, les surenchères et les volte-face.

En fait d'élection, il faut observer que celles qui ont eu lieu en Allemagne fédérale au début de mars assurent, sur le terrain politique le plus important, la constance des intentions de l'OTAN. Un Helmut chaussant les bottes de l'autre, le Kremlin doit constater la vanité de sa maladroite intervention dans les affaires allemandes, une intrusion qui illustre, une fois de plus, la dangereuse inaptitude des dirigeants soviétiques à comprendre la mentalité des peuples libres. M. Andropov refusant encore de saisir la perche que lui tendait notamment l'ancien président français Giscard d'Estaing en proposant que, en marche vers «l'option Zéro» — pas de SS-20, pas d'euromissiles —, on passe par «l'objectif Zéro» — déploiement des *Pershing-2* et des missiles de croisière proportionné au démantèlement partiel des fusées russes de portée européenne —, il ne restait à Moscou qu'à déplacer le point d'application de

son effort principal, ce qu'il a fait, selon une balance vieille comme l'arme atomique, en reportant sa menace contre le territoire des Etats-Unis. L'URSS peut évidemment agir en déployant des SS-20 dans l'extrême Sibérie ou à Cuba. Dans le premier cas, elle s'exposerait à des contre-mesures visant le Kamtchatka; dans le second, le président Reagan n'aurait qu'à reprendre le scénario qui, en 1962, obligea Khrouchtchev à s'incliner devant la détermination de John Kennedy.

Est-ce en vertu d'une stratégie indirecte concoctée avant cette menace soviétique, ou au contraire parce que celle-ci paraît remettre en cause l'inviolabilité du sanctuaire américain protégé par sa capacité de contre-frappe nucléaire, que M. Reagan se propose, en quelque sorte, de «faire le vide» devant les Soviétiques, à moins qu'il ne s'agisse que d'un artifice de politique parlementaire et budgétaire? On ne saurait le dire. Toujours est-il que les projets énoncés le 23 mars par le président des Etats-Unis pourraient remettre en cause la solidarité stratégique occidentale. Sans doute, compte tenu de l'évolution technologique, le report de l'effort américain sur la défense antimissile, par le moyen de rayons lasers, de micro-ondes et de stations spatiales, n'est-il pas pour

demain. Et l'on peut comprendre que, charité bien ordonnée commençant par soi-même, Washington se préoccupe avant tout d'écarter tout danger du territoire national, fût-ce en changeant de stratégie. Mais il faut bien voir que cela reviendrait à abandonner la dissuasion active pour une dissuasion passive et partielle. Avec quelles conséquences pratiques? Premièrement, l'URSS, n'ayant plus à redouter une contre-frappe nucléaire, pourrait exercer sans risque les plus fortes pressions; deuxièmement, les Etats-Unis, contrairement à ce qu'ils ont professé avec succès jusqu'ici, se priveraient de toute possibilité d'exercer une pression analogue; troisièmement, la défense européenne verrait se refermer le parapluie nucléaire stratégique qui la protège actuellement et grâce auquel elle peut se contenter d'un modeste effort de défense autonome.

Ce n'est pas, pour l'Europe occidentale, la plus sécurisante des perspectives, compte tenu d'une impécuniosité qui résulte d'ailleurs moins d'une vraie pauvreté que de la gestion inconséquente d'une richesse réelle. Le plan Reagan, il est vrai, est à longue échéance. Mais, à considérer l'équilibre général des forces, toujours favorable aux Soviétiques en Europe centrale, à considérer aussi la fragilité des flancs de l'OTAN, et notamment du flanc oriental où la Grèce marchandise sa participation à la stratégie commune, où la Turquie voit s'amplifier la présence militaire russe chez son

voisin syrien, on peut bien dire que ce plan est aussi à courte vue, dans la mesure où il laisse à penser que les frontières de la liberté, selon Washington, pourraient ne plus se situer comme jusqu'ici au cap Nord, sur l'Elbe, le Bosphore et le mont Ararat.

*
* *

Qu'il s'agisse cependant là d'une musique d'avenir dont les instruments ne seront pas accordés avant le prochain millénaire et que, entre-temps, Washington continue d'affirmer sa volonté de «contenir» toute expansion soviétique, on le voit non seulement à son attitude dans l'affaire des euromissiles, non seulement aux efforts qu'il fait pour couvrir la zone pétrolière du golfe Persique et pour normaliser, avec une adresse discutable, la situation au Proche-Orient, mais encore à la vigilance qu'il manifeste tant en Extrême-Orient qu'en Amérique centrale.

A partir de février, le huitième exercice annuel de la série *Team Spirit* a mis en action commune quelque 120 000 Coréens du Sud et 70 000 Américains, deux divisions d'infanterie US et un détachement de *Marines* ayant été rameutés pour l'occasion. Manœuvres de routine sur le thème de la défense du territoire sud-coréen. Mais, cette année, il y a eu quelque chose de plus. Avec la participation de deux *Task Forces* groupées autour de deux porte-avions dont le

nucléaire *Enterprise*, les bases aériennes et navales de l'archipel nippon ont été intégrées plus largement que par le passé au dispositif américain opérationnel et logistique. Cela relevait assurément de la volonté de préparer au mieux la défense efficace et soutenue de la Corée du Sud contre une éventuelle agression de ses frères ennemis du Nord, dont l'effort militaire ne se dément pas. Mais, compte tenu des forces navales, aériennes et terrestres que l'URSS déploie en Extrême-Orient, et notamment des formations d'assaut installées dans les Kouriles du Sud, compte tenu aussi de l'intention, manifestée par M. Nakasone, premier ministre japonais, d'intéresser plus activement son pays à la défense de l'espace et des passages maritimes qui le concernent — ce qui suppose d'abord la capacité, pas encore acquise, de protéger premièrement le domaine insulaire — on a pu voir encore dans *Team Spirit 83* l'amorce d'une stratégie tripartite tendant à interdire, cas échéant, aux forces soviétiques la domination et la sortie de la mer du Japon, une irruption de ces forces dans le Pacifique Nord à travers la chaîne des Kouriles restant, parce qu'elle aurait seule les moyens de s'y opposer, l'affaire de la flotte américaine.

*
* *

La stratégie asiatique des Etats-Unis procède du souci de couvrir

l'océan Pacifique et, derrière lui, le territoire national; de garder aussi le contrôle des voies et des passages qui, de proche en proche, vont du Kamtchatka à l'océan Indien. En Amérique centrale, la préoccupation, les objectifs et la démarche sont un peu différents. Sans doute Washington ne supporterait-il pas que les Russes installent des SS-20 à Cuba ou au Nicaragua; mais cette provocation sur le pas de leur porte serait justiciable d'une riposte telle que M. Andropov n'a pas intérêt à y exposer ses amis. Ce que les Américains doivent redouter davantage, c'est que «l'autre» se mette en mesure d'intervenir sur les voies maritimes qui sortent du golfe du Mexique vers l'Atlantique, conduisent vers l'Amérique du Sud sur les deux côtes de l'hémisphère, ou traversent Panama; et c'est aussi, peut-être actuellement surtout, que la pagaille révolutionnaire, vulgairement appelée déstabilisation, ne gagne vers le Nord — Mexique — et vers le Sud — Panama, Colombie, Venezuela. La situation politico-militaire ne justifie pas une expédition que le Congrès n'autoriserait pas. Le président Reagan en est donc réduit à aider par de petits moyens — conseillers militaires, instruction donnée aux formations antiguérilla, armements et fonds perdus — les gouvernements qui, au Salvador, au Honduras, tiennent tête tant bien que mal à la subversion. Une subversion dont les méthodes peuvent se retourner contre ceux qui en ont usé, ainsi que l'éprouve aujourd'hui le

régime sandino-marxiste du Nicaragua.

L'Amérique centrale ne voit pas le terme de ces antagonismes impitoyables et ruineux. A l'ombre des épées nucléaires, ils ont les plus funestes

chances de durer, comme durent aussi, sans issue visible, d'autres conflits également «limités». Du Cambodge à l'Angola, du Sahara à l'Afghanistan...

J.-J. C.

Il ne faudrait point que la peur des moyens de destruction devînt une obsession telle qu'elle justifierait tous les abandons, toutes les lâchetés.

GONZAGUE DE REYNOLD

(Avant le dernier conflit mondial)